Traduire

Revue française de la traduction

219 | 2008

Le temps de la réflexion

Traduire un linguiste

Alberto Manco

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/traduire/879>

DOI : 10.4000/traduire.879

ISSN : 2272-9992

Éditeur

Société française des traducteurs

Édition imprimée

Date de publication : 15 décembre 2008

Pagination : 73-83

ISSN : 0395-773X

Référence électronique

Alberto Manco, « Traduire un linguiste », *Traduire* [En ligne], 219 | 2008, mis en ligne le 15 décembre 2008, consulté le 04 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/traduire/879> ; DOI : 10.4000/traduire.879

Traduire un linguiste

ALBERTO MANCO

Les premiers essais de traduction de Gustave Guillaume (1883-1960) en Italie fournissent l'occasion d'une réflexion sur les difficultés que les textes de ce linguiste posent au traducteur italien, mais aussi sur des questions de caractère général qui concernent la traduction. Né à Paris, enseignant de russe, primé très jeune pour ses remarquables compétences en mathématiques, Guillaume fut découvert par hasard par Meillet alors que, pour vivre, il travaillait dans une banque de la capitale. Meillet l'invita à suivre les cours de vieux slave à l'École pratique des hautes études. Le premier résultat de cette rencontre fut la rédaction et la publication, en 1919, du livre *La question de l'article et sa solution dans la langue française*, dédié à Louis Havet. En 1929 Guillaume publia *Temps et Verbe*, premier véritable noyau d'une théorie linguistique qui, sur la base d'une formation déjà solide, lui permettait de tenter d'établir le lien entre synchronie et diachronie, en créant ce qui est peut-être resté l'essai le plus mémorable sur la question, même si à ce jour il souffre encore d'un manque de reconnaissance auprès des linguistes en général, et plus encore, des linguistes italiens. Le point central de la réflexion de Guillaume porte sur la réalité « mentale » du langage et sur les temps opératifs, sans doute très brefs mais indubitablement nécessaires à la production du langage lui-même. Il jugeait donc inévitable qu'un linguiste applique la méthode comparative au langage considéré en synchronie. Par exemple, dans son livre de 1919, il envisageait l'article comme un vrai système de la langue. L'idée du langage compris comme un système grammatical existant en synchronie a orienté son travail tout au long de son existence.

Les textes de Guillaume abondent de termes apparemment incompréhensibles, et cela peut pousser le traducteur vers l'erreur de les expli-

quer au lecteur. Si l'on entend parfois dire que pour traduire un texte poétique il faut être poète, de la même façon, pour traduire un linguiste il faut être linguiste. Dans la vaste production de Guillaume, seuls deux livres ont été traduits en italien. La traduction du premier, *Principes de linguistique théorique*⁽¹⁾ est due à R. Silvi, la seconde, publiée par mes soins, est celle de *Temps et Verbe*⁽²⁾. La tentative de R. Silvi a le mérite non négligeable d'avoir introduit le nom de Guillaume en Italie.

Dans sa « Note sur la traduction » des *Principes de linguistique théorique*, Silvi évoque les innombrables difficultés que ce texte présente – l'une d'entre elles étant liée au très grand nombre de néologismes – qui mettent à dure épreuve le traducteur qui veut s'y essayer⁽³⁾.

On proposera ici une liste, très limitée et partielle, de propos « difficiles » ou « nécessitant une explication » de Guillaume. On essaiera ensuite d'en examiner quelques-uns. On s'apercevra qu'il s'agit de termes techniques, spécialisés et clairs, s'ils sont lus à la lumière de l'œuvre complète de Guillaume, et qu'ils ne peuvent pas être simplifiés sans compromettre la rigueur du texte original. On prendra acte, ainsi, que pour traduire Guillaume il ne faut pas simplement être linguiste, il faut aussi connaître l'ensemble de son œuvre.

Parmi les termes « difficiles » qui poussent le traducteur à fournir une simplification, citons :

– surrection, visée, perspective, minimé, maximé, compossible, impossible.

(1) Gustave Guillaume, *Principi di linguistica teorica*, tr. de Roberto Silvi, Naples, Liguori 2000.

(2) Gustave Guillaume, *Tempo e Verbo*, tr. et édition de A. Manco, Napoli, L'Orientale 2006.

(3) « Mi sono trovato a far fronte a un testo che alle abituali difficoltà di uno stile accademico, somma la complessità di concetti espressi con numerosi neologismi, quasi sempre necessari data l'assoluta novità delle problematiche affrontate » *Principi* cit., p. XXII.

1. « Surrection » n'est pas *comparsa* (c'est-à-dire « apparition »)

« Surrection » a peu d'équivalents en italien. Le *Grande Dizionario della Lingua Italiana* propose *surrezione* avec quelques solutions alternatives, que l'on peut résumer ainsi :

- a) synonyme de résurrection avec aphérèse
- b) comportement trompeur ; abolition d'un impôt
- c) mouvement de rébellion.

De ces trois définitions aucune ne nous convient, du moins pour trouver une traduction appropriée à l'utilisation que Guillaume fait de « surrection ». Le contexte montre en effet que Guillaume relie « surrection » à l'histoire du langage, à une idée de transformation définitive mais très lente de l'homme à travers le langage. Par exemple :

La lucidité commence, au sortir de la turbulence mentale originelle, avec le besoin spirituel et la possibilité spirituelle de surordonner et de subordonner.

En note il ajoute :

Ici apparaît le trouble et les problèmes que pose sa surrection⁽⁴⁾.

Ce n'est pas un hasard : « surrection » paraît quand Guillaume traite de la transition d'une condition mentale de turbulence à une condition pour laquelle, grâce au langage, la turbulence n'est plus quelque chose d'inévitable, comme elle l'est par exemple dans des situations de trouble du langage.

On le voit dans une leçon de 1959, pendant laquelle le recours à une semblable idée de turbulence est envahissant et annonce toujours la surrection :

(4) *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, 1958-1959 et 1959-1960, éd. R. Valin et W. Hirtle, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie C. Klincksieck, 1995, p. 33-52.

Une pensée qui ne saurait pas où elle en est en elle-même de sa propre construction puissancielle serait une pensée turbulente, livrée à la turbulence mentale originelle – à une turbulence que le proprium de la pensée humaine est d'avoir à un haut degré révoquée. À la conduite turbulente de la pensée se substitue, avec la surrection du langage humain, la conduite d'une pensée pour laquelle cette turbulence n'est plus de l'inévitable – d'une pensée en laquelle l'inévitable est une certaine désertion accomplie de la turbulence mentale originelle à laquelle il n'est plus permis à l'homme de revenir⁽⁵⁾.

Notez que dans ce dernier cas « surrection » a été librement traduit en italien par *il sorgere* (c'est-à-dire « le lever »).

Cependant, on trouve une indication pour la traduction dans un texte de Guillaume lui-même :

Configurée en ses moments successifs, la progressivité du langage humain sur deux dimensions [...] consiste en [...] surrection (apparition, survenance)⁽⁶⁾.

Guillaume, qui comptait beaucoup sur la clarté d'exposition (ses livres sont la transcription posthume de ses leçons), aurait pu écrire directement « apparition » ou « survenance » mais il ne le fait pas : il laisse entre parenthèses ces deux « synonymes » génériques probablement destinés à expliquer aux étudiants le sens de ses paroles. Ce n'est pas par hasard que nous signalons la généricité de ces formes. En marge de la page sur laquelle ce texte a été retrouvé, en effet, Guillaume écrit :

avoir retenu le mot surrection, commode par qualité propre.

Le traducteur devrait donc essayer de traduire « surrection » dans le respect de ce « sens propre », c'est-à-dire exactement par *surrezione*, et

(5) G. Guillaume, *Principes de linguistique théorique*, éd. R. Valin, Les presses de l'Université Laval, Québec, 1990 [1973].

(6) *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume*, 1958-1959 et 1959-1960, Leçons des années 1958-1959 et 1959-1960, publiées sous la direction de R. Valin et W. Hirtle, Québec, Presses de l'Université Laval, et Paris, Librairie C. Klincksieck, 1995, p. 21-32.

non en l'expliquant génériquement tantôt par *apparizione* (apparition) tantôt par *comparsa* (comparution), ce qui supprime la lucide spécificité du métalangage de Guillaume.

Cependant, nous savons que pour l'extrait suivant :

la probabilità de sa surrection est nulle⁽⁷⁾,

le traducteur italien a opté pour une solution non métalinguistique :

[...] la probabilità della sua comparsa [c'est-à-dire "apparition"] è di fatto nulla.

En réalité la « qualité propre » d'un terme comme « surrection » et à laquelle Guillaume semble penser, pourrait être celle que lui prêtent les géologues. Dans le *Grande Dizionario dell'Uso* dirigé par Tullio De Mauro, la *surrezione* est définie ainsi : « soulèvement des formations rocheuses d'une région avec apparition de terrains plus profonds »⁽⁸⁾. Or, pour un linguiste très sensible à la dimension historique de formation des phénomènes, rien plus que la surrection géologique ne peut suggérer l'idée des millénaires et imperceptibles processus d'élaboration des structures linguistiques : quelque chose d'imperceptiblement lent, qui ne peut pas être traduit par *comparsa* (comparution, apparition). La *comparsa*, en effet, peut être comprise comme un phénomène chronologiquement plat, voire instantané. Cela serait un renversement total du sens que Guillaume voulait donner à « surrection ».

2. « Prospective » et « perspective » : deux notions différentes

Certains grands dictionnaires italiens signalent un rapport de synonymie entre *prospettiva* et *prospettica*, en faisant remarquer que le deuxième a une connotation conservatrice.

(7) Leçon du 22 janvier 1959.

(8) « *Sollevamento delle formazioni rocciose di una regione con comparsa di terreni più profondi* », *Grande Dizionario Italiano dell'Uso*, Tullio De Mauro, Torino, Utet 2000.

Le vocabulaire de la langue italienne *Treccani* écrit par exemple pour *prospettica* :

termine [letterario] utilizzato talvolta come sinonimo di prospettiva.

Même le *Dizionario dell'Uso* signale la synonymie de *prospettica* avec *prospettiva* :

1 prospettiva | estens., visione prospettica⁽⁹⁾.

Pour le *Grande Dizionario della Lingua Italiana*⁽¹⁰⁾ la *prospettica* est la *scienza della prospettiva* (science de la perspective), et, par extension, signifie *sviluppo futuro, esito previsto* (développement futur, résultat prévu).

Il n'y aurait pas de problème si dans Guillaume on trouvait seulement « prospectif » et « rétrospectif », mais le fait est qu'on y trouve aussi « perspectif » :

La formule d'analyse correspondante à la représentation est : $\text{accompli (positif)} + \text{accomplissement (perspectif)} = 1$

qui est traduit de cette façon :

La formula di analisi corrispondente alla rappresentazione è: $\text{compiuto (positivo)} + \text{compimento (prospettivo)} = 1$ ⁽¹¹⁾

Il faut dire que dans les œuvres de Guillaume « perspectif » cède parfois le pas, dans une même page, à « prospectif » et est aussi associé à « rétrospectif ».

Dans ses *Leçons*, par exemple, il arrive de trouver la formule « perspective prospective »⁽¹²⁾, ou même « perspective rétrospective »⁽¹³⁾. Enfin, Guillaume marque une distinction ferme entre « perspectif » et « prospectif », et ces deux termes ne peuvent pas être traduits comme

(9) *Grande Dizionario Italiano dell'Uso*, cit.

(10) *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, fondato da S. Battaglia, Torino, Utet, 1961-2000.

(11) *Principi* cit., p. 109.

(12) *Temps et verbe*, chap. V.

(13) *Ibidem*, légende de la fig. 26.

des synonymes ou par une périphrase (en rendant par exemple « prospective » par *concernante il futuro* (concernant le futur), etc.). Ils doivent toujours avoir une valeur se rapportant au métalangage de Guillaume.

Il est évident que le traducteur ne pourrait pas, dans la même page, résoudre le problème en traduisant « perspective » par *prospettiva* et « prospective » par le même terme de *prospettiva*. Ces deux formes sont toujours alternatives et elles sont utilisées dans le cadre quasi « visuel » de la théorie linguistique de Guillaume, la paire d'opposés étant formée par le couple prospectif/rétrospectif, par rapport auxquels « perspectif » reste à un niveau supérieur, plus général, un niveau qui doit être toujours explicité dans la traduction.

3. La « visée » n'est pas l'*intenzione* (c'est-à-dire « l'intention »)

« Visée » est un terme technique fondamental dans la linguistique de Guillaume. Il ne peut pas être traduit par différents termes au fil du texte (*scopo*, *intenzione* et ainsi de suite).

Guillaume utilise « visée » comme terme technique depuis 1919. La liste des constructions dans lesquelles « visée » est un élément récurrent est très longue. Il n'est donc pas possible de traduire ce terme par des formes différentes, pas plus que par *intenzione* :

- visée anti-pragmatique ≠ *intenzione anti-pragmatica*
 - visée chronogénétique ≠ *intenzione cronogenetica*
 - visée de symétrie ≠ *intenzione di simmetria*
 - visée systématique du français ≠ *intenzione sistematica del francese*
 - visée théorique ≠ *intenzione teorica*
- et ainsi de suite.

Enfin, « visée », dans un texte de Guillaume, n'indique pas l'*intenzione* (l'intention) d'un sujet. Cette forme renvoie souvent à une automatique et inconsciente transformation de l'expérience temporelle en

image verbale. Il s'agit donc de quelque chose de très éloigné de l'intention subjective, consciente. Dans certains cas, la « visée » est même aux antipodes de la conscience. Traduire par *intenzione* risquerait de provoquer un malentendu complet. D'ailleurs quand il ne doit pas se référer à des aspects techniques (procès de verbalisation du temps, par exemple), Guillaume utilise régulièrement « but » et « intention ».

4. « Minimiser » et « maximiser » ne sont pas synonymes de « minimiser » et « maximiser »

« Minimé » et « maximé » ont été « expliqués » par R. Silvi, qui les a convertis en quelque chose de générique. Dans le texte italien ils deviennent *minimizzato* et *massimizzato*. Ce choix ne permet plus de comprendre la grande spécificité de l'extrait dans lequel « minimé » et « maximé » apparaissaient à l'origine.

Minimare et *massimare* figurent pourtant dans le *Grande Dizionario*. *Massimare* est utilisé par exemple en mathématiques pour *Operare in modo che una funzione assuma il suo massimo valore* (opérer de façon qu'une fonction assume sa valeur maximum). Il faut préciser que Guillaume utilise « minimiser » et « maximiser » pendant les deux dernières années de sa vie, entre 1958 et 1960. Il utilise aussi « minimiser », ce qui ne doit pas échapper au traducteur. Le risque en effet est de traduire soit « minimiser » soit « minimiser » par *minimizzare* et « maximiser » par *massimizzare*. Il s'agit d'un pas en arrière, il vaut la peine de le répéter, par rapport à l'acquisition par Guillaume des termes dans son métalangage propre. Ces formes ne doivent plus être considérées comme des emprunts, mais bien comme des termes dont la fonction est confiée au nouveau contexte d'emploi.

Voir à cet égard la citation suivante :

Autrement dit : la pensée, pour la sauvegarde de sa puissance, révoque en elle, sait révoquer – elle a trouvé le mécanisme – la condition d'impensabilité qu'est U_1 —————→ U_2 et la révocation conduit à

$U_1 \xrightarrow[S]{\bullet} U_2$, où l'on a : S (intérieurité minimée) et $\overrightarrow{US} - \overrightarrow{SU}$,
 extériorités maximées de S , c'est-à-dire deux extériorités qui sont chacune
 les extériorités du centre d'inversion⁽¹⁴⁾.

Le traducteur italien a utilisé *minimizzato* et *massimizzato*.

De la même façon, pour l'extrait suivant :

Une course est engagée dans l'univers entre la lucidité minimée des animaux [...] et la lucidité déminimée des humains⁽¹⁵⁾,

le traducteur a opté pour *minimizzato* et *deminimizzato* (c'est-à-dire « minimisé » et « déminimisé » !). Voici maintenant des exemples d'utilisation par Guillaume de « minimiser », qui a, de toute évidence, une valeur générique :

une proportion selon laquelle celle d'agent, minimisée, s'efface en raison de sa petitesse⁽¹⁶⁾.

Ou bien :

La phonétique tend à la minimiser, à la considérer négligeable...⁽¹⁷⁾.

(14) Leçon du 29 mai 1958 dans les *Principes*.

(15) Leçon du 8 janvier 1959 selon les *Principes*. Dans l'édition des *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume* 1958-1959 et 1959-1960 on a : « Une course est engagée dans l'univers entre la lucidité des "minorisés" qu'apporte "aux animaux" l'affinement de l'espèce, et la lucidité des "déminorisés"... » ; en note, les éditeurs : « [...] la graphie étant mauvaise, nous proposons... les termes "minorisés" et "déminorisés" » (p. 54).

(16) G. Guillaume, « Existe-t-il un déponent en français ? », dans *Langage et science du langage*, éd. par R. Valin, Paris, Librairie Nizet, 1943, p. 127-142.

(17) Leçon du 28 mars 1957.

5. « Compossible » et « impossible » ne correspondent pas à *conciliabile* et *inconciliabile*

Une de ces deux formes apparaît dans l'extrait suivant :

des théories différentes « dont la différence va » parfois jusqu'à l'impossibilité⁽¹⁸⁾.

Le traducteur italien rend l'extrait ainsi :

delle teorie differenti la cui differenza può giungere fino alla inconciliabilità...⁽¹⁹⁾.

La traduction de « impossibilité » par *inconciliabilità* laisse perplexe. En vérité, en face d'une forme comme « compossible » et « impossible », on pense immédiatement à Leibniz. Guillaume lui-même, sur le plan contextuel, cite le nom du grand philosophe, et d'ailleurs Leibniz est présent dans l'ensemble de sa réflexion :

Dèse et mérotropie, impossibles pour employer un terme leibnizien, s'excluent réciproquement⁽²⁰⁾.

« Compossible » et « impossible » sont donc un renvoi spécifique au lexique de Leibniz, définitivement intégré par Guillaume selon ses propres besoins. Une forme comme « compossible » n'a pas à être traduite, ou simplifiée, lorsque l'on traduit Guillaume : il s'agit en effet d'un terme suffisamment répandu, au moins dans l'histoire de la philosophie.

Les quelques termes présentés ici ne sont que quelques exemples du très vaste lexique créé par Guillaume. Il est important de répéter qu'il s'agit d'un ensemble terminologique qui ne peut pas être simplifié par le traducteur. Guillaume pensait qu'il fallait résoudre les problèmes

(18) *Leçons de linguistique de Gustave Guillaume, 1956-1957, Systèmes linguistiques et successivité historique des systèmes II*, 1982, pp. 85-98.

(19) *Principi* cit., 27.

(20) G. Guillaume, « Observation et explication dans la science du langage », dans *Langage et science du langage* cit., p. 46-58.

posés par la dichotomie langue/parole qui, à partir de Saussure et même après la disparition de Guillaume s'est poursuivie, comme dans l'opposition chomskienne « compétence/performance ». Cette problématique a pour conséquence que le langage-comme-langue est traditionnellement considéré à la manière d'une abstraction non observable. Une telle inobservabilité est connue chez les physiciens et les psychologues qui, pour faire comprendre leurs lois, empruntent les métaphores nécessaires à des domaines lexicaux variés. En ce sens, le traducteur sait bien que si un physicien compare l'univers aux cordes d'une guitare en utilisant le terme de « lacets », il n'appartient pas légitimement au traducteur d'expliquer le terme peu clair de « lacets » en recourant au terme plus courant et apparemment plus simple de « cordes » (...de guitare !).

albertomanco@unior.it

Alberto Manco est professeur de Linguistique textuelle et de Catégories linguistiques et systèmes de pensées au Département de Langues et littératures étrangères de l'Université de Naples L'Orientale.